

Charles de Rémusat



*Correspondance
de M. de Rémusat pendant
les premières années
de la Restauration. I*

Charles de Rémusat

Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. I



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066330644

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

I. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, AU LYCÉE.

II. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT. AU LYCÉE.

III. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

IV. MADAME DE REMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE

V. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

VI. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LAFITTE.

VII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

VIII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LAFITTE.

IX. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LAFITTE.

X. MADAME DR RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LAFITTE.

XI. CHARLES DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XIII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XIV. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LAFITTE.

XV. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE NANSOUTY. A ORAIN.

XVI. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE x***, A PARIS.

XVII. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE NANSOUTY, A ORAIN.

XVIII. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE NANSOUTY, A ORAIN.

XIX. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

XX. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

XXI. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

XXII. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

XXIII. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

XXIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT. A PARIS.

XXV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XXVI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XXVII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XXVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XXIX. MADAME DE RÉMUSAT, A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XXX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XXXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XXXII. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X** A PARIS.

XXXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XXXIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XXXV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE REMUSAT, A TOULOUSE.

XXXVI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XXXVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XXXVIII. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE X***, A PARIS.

XXXIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XL. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XLI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A PARIS.

XLII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XLIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XLIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XLV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

XLVI. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE NANSOUTY, A PARIS.

XLVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT A PARIS.

XLVIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

XLIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT. A TOULOUSE.

L. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LI. MADAME DE RÉMUSAT A MADAME DE NANSOUTY, A PARIS.

LII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LIII. M DAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LV. MADAME DE RÉMUSAT À SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LVIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LX. MADAME DE RÉMUSAT, A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT. A TOULOUSE.

LXIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LXVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LIXX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LXX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXXI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

LXXII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXXIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LXXIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXXV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LXXVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXXVII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXXVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXXIX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PAIRS.

LXXX. HARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

LXXXI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

LXXXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

AVANT-PROPOS

Table des matières

C'est peut-être abuser du succès et du goût national pour la littérature *intime*, comme on dit aujourd'hui, que de publier une suite aux *Mémoires* et aux *Lettres de madame de Rémusat*. Mais il ne s'agit pas, cette fois, de révélations sur la gloire ou les revers de l'Empereur, ni de nouveaux détails sur les sentiments ou l'esprit d'une femme dont le nom et les écrits ont eu quelque retentissement. Cette correspondance retrace les premiers jours de ce gouvernement parlementaire qui est l'honneur de notre siècle, et dont la fortune est associée depuis tantôt quatre-vingts ans à la fortune même de la France. La Restauration n'a encore été racontée que par des historiens et des publicistes. M. Beugnot seul, dans ses *Mémoires* spirituels, et dans quelques pages brillantes, ont donné un aperçu de la société et de la vie en ces temps si proches et si peu connus. Peut-être les jours de liberté et de publicité laisseront-ils moins de documents de ce genre, et seront-ils plus discrets que l'ancien régime. Plus il est facile de correspondre, par les journaux et les discours, avec ces inconnus qui forment le public et donnent le succès immédiat, moins on est tenté d'écrire des lettres pour ses amis ou des souvenirs pour la postérité.

S'il est intéressant de connaître les impressions des idées nouvelles sur une femme distinguée, on suivra sans doute avec une curiosité plus vive encore celles de son fils, qui avait dix-sept ans en 1814, et s'attachait dès lors aux

opinions qui ont dirigé et honoré sa vie. On sait par les publications précédentes de quelle façon il avait été élevé, et de quelles espérances il était l'objet. On verra s'il réalisait ces espérances, et comment il employait un talent qui s'ignorait encore à distraire et à éclairer celle qui avait développé son esprit, et lui donnait des modèles de l'art d'écrire avec grâce sur le monde et sur la politique. A qui n'est-il pas arrivé, en lisant les lettres de madame Du Deffand, de madame d'Épinay, de George Sand, de regretter que les réponses aient été perdues ou négligées? On aimerait à connaître l'effet produit sur le correspondant même inconnu. En général, les éditeurs donnent au public un monologue. Ici, c'est un dialogue entre la mère et le fils placés aux deux extrémités de la France dans des situations et des sociétés différentes.

On me pardonnera de ne point insister sur les mérites de ce dialogue, de ne point chercher si la raison sûre et le style ferme du fils n'égalent pas bientôt, s'ils ne surpassent, les jugements abondants et délicats, encore qu'un peu féminins, de sa mère. Il n'est pas même nécessaire de donner des détails de famille ou d'opinions qui ont été suffisamment expliqués dans d'autres préfaces, pour des publications précédentes. Il suffit, pour la clarté, de courtes notes au bas des pages. Mais il n'est pas inutile d'assurer que le texte des lettres a été absolument respecté, et que l'éditeur n'a point cédé au désir de rectifier des jugements, de taire quelques erreurs, de donner aux interlocuteurs une sagacité ou une prescience très faciles à soixante ans des événements. Tout le monde connaît cette histoire de Fouché qui, racontant un épisode de la Révolution, disait:

«Robespierre me cria: «Duc d'Otrante, courez à l'hôtel de ville.» Ces anachronismes sont fréquents dans les *Mémoires*, et on en glisse parfois jusque dans les lettres. N'avons-nous pas lu, à propos de la correspondance de Napoléon, qu'on imprimait seulement celles des prévisions de ce grand homme que le temps avait vérifiées? Rien de tel n'est à craindre pour ce livre, et pourtant plus d'une page pourrait être écrite hier ou demain, tant le progrès des idées est lent dans cette France si mobile! Mais le premier devoir, la première vertu d'un éditeur, c'est une absolue sincérité. Sauf quelques détails inutiles sur les relations de famille, et quelques histoires du *monde* touchant des personnes qui n'appartiennent pas au public, afin d'éviter toute apparence de scandale ou d'indiscrétion, le texte même des lettres a été absolument respecté.

J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.

Ai-je besoin d'ajouter que j'ai pensé, et que le lecteur pensera comme moi, je n'en doute point, que cette sincérité, cette *rudesse* sont honorables et utiles pour les deux écrivains, et que mon père ne s'est pas trompé en me recommandant de publier les libres épanchements de sa jeunesse animée et sérieuse?

PAUL DE RÉMUSAT.

CORRESPONDANCE
DE
M. DE RÉMUSAT
PENDANT
LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION

[Table des matières](#)

I.
**MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE
RÉMUSAT, AU LYCÉE.**

Table des matières

Paris, avril 1814.

Oui, mon enfant, je vous enverrai chercher demain matin; j'ai besoin de vous revoir, de vous tenir auprès de moi, après les dangers que nous avons courus, et aussi de causer à fond avec vous. Votre billet me fait sentir la nécessité de vous parler sincèrement, et avant tout, mon cher Charles, je vous dois le conseil que je vous ai souvent donné, et qui est très important dans ce moment, de ne pas vous laisser aller à cette disposition qui vous est un peu trop naturelle, de juger froidement et sèchement des choses, en vous mettant à part des sentiments qu'elles devraient vous inspirer. Je n'aime point à vous entendre dire que les hommes sont méprisables; je n'aime point que, sur un extrait d'un ouvrage que vous n'avez pas lu, vous disiez d'un homme qui tient à une famille respectable, qui porte un nom vénéré en France, qu'il *est dans la boue*. Le livre de M. de Chateaubriand paraît aujourd'hui; vous verrez qu'il avait été fait pour aider le mouvement de réaction qui vient de se faire. Hier, avant de l'avoir ouvert, j'ai entendu plusieurs personnes en parler; en général, il éussit, parce qu'il apparaît comme un cri d'indignation. Personne ne s'est

avisé de le juger, hier, chez moi, et personne n'avait regardé s'il était mal ou bien écrit. Je vous recommande, à votre retour ici, d'être fort circonspect dans ce que vous en direz, car vous blesseriez beaucoup de monde. Parlez avec moi franchement, mon enfant; vous devez à l'indulgence avec laquelle je vous laisse toute liberté de me contredire, de me montrer de la sincérité, mais prenez garde aux paroles qui vous échappent devant les autres, respectez les opinions et les sentiments de ceux qui sont animés dans ce moment par le danger, et ne froissez personne par de la sécheresse, dans un instant où tout le monde est ému.

Quant au livre de M. de Chateaubriand, le voilà; je l'ai parcouru ce matin, je vous l'envoie, non pour le juger, mais pour vous prouver qu'il n'est point ce qu'on appelle un *pamphlet*. Je le sépare de son auteur, je ne m'avise point de décider s'il a eu tort ou non de le faire, mais malheureusement, il ne renferme pas une exagération par rapport à l'empereur. Vous savez que je suis vraie, incapable de haine et naturellement généreuse: eh! bien, mon enfant, je mettrais mon nom à chacune des pages de ce livre, s'il en était besoin, pour attester qu'il est un tableau fidèle de tout ce dont j'étais témoin. Quand vous causerez tranquillement avec votre père et moi, alors, nous vous dirons ce que nous avons souffert depuis quelques années; nous vous expliquerons comment, en respectant la pureté de votre jeunesse, nous avons soin de vous bander les yeux sur mille choses qu'il était nécessaire que vous ignorassiez. Destiné à le servir comme vous l'étiez, vous deviez être abusé sur son compte, et quand la vérité arrivait jusqu'à vous, par les discours des personnes qui

m'entouraient, vous pouvez vous ressouvenir que, presque toujours, je m'efforçais de détourner l'effet qu'on pouvait produire sur vous. Votre père et moi nous avons vu l'empereur de près, nous avons souffert, nous avons gémi; le ciel m'est témoin que je lui ai toujours pardonné le mal qu'il nous faisait à nous-mêmes, mais j'ai cruellement senti celui qu'il faisait à la France. J'ai vu souvent votre pauvre père, quand nous étions retirés, le soir ensemble, ému jusqu'aux larmes, ébranlé par le désir de s'éloigner, et retenu par la pensée qu'en supportant tout, il travaillait à votre avenir. Depuis trois mois, votre père et moi nous appelons de tous nos vœux la réaction qui vient d'avoir lieu, et nous sommes tous deux d'honnêtes gens. Elle renverse notre propre situation, et elle a été l'objet de nos désirs. Mon enfant, détournons nos yeux de ce temps de malheur qui vient de se passer, et qui laissera de profondes plaies à notre pauvre pays; espérons de l'avenir, espérons pour le vôtre; nous aurons beaucoup souffert, mais vous serez heureux, voilà toute mon espérance. Songez à vous attirer dans ce moment la bienveillance publique, ne choquez point, ne cassez rien, ne refoulez personne, respectez les sentiments, jetez un voile sur les actions, excusez les vanités, les folies, les sottises; ne méprisez pas l'espèce humaine. Soyez prudent et réservé dans vos paroles, et je vous demande au nom de toute ma tendresse, et, s'il le faut, je vous prescris avec toute mon autorité, de ne pas vous permettre, devant qui que ce soit, le moindre blâme sur aucun individu. J'ai une raison pour insister sur ce point, parce qu'il est important, à présent, de prendre garde à se faire des ennemis, ou à se créer des haines. Ouvrez-moi

toutes vos pensées, je vous entendrai dans le tête-à-tête, et je vous comprendrai parfaitement, mais, devant d'autres, prenez garde de donner une mauvaise impression contre vous, et ne blessez personne.

Voilà une longue lettre; je laisserai tout ce que j'aurais à vous dire encore, et j'aime mieux causer avec vous, pendant que vous serez ici. En attendant, voici des nouvelles: Dans la nuit d'avant-hier, il y a eu révolte dans l'armée; les maréchaux et les généraux se sont emparés de l'empereur, et l'ont renfermé à Fontainebleau, dans ce même château où il renfermait le pape depuis quatre ans. Là, ils lui ont signifié que son règne était passé, et qu'il fallait qu'il abdiquât. L'empereur a eu un grand effroi; il a eu des attaques de nerfs, il a pleuré, disputé pendant quatre heures, repris et quitté sa plume quatre fois, pour signer son abdication, et enfin signé, à condition qu'on laisserait le trône à son fils. Les maréchaux l'ont tenu enfermé, et ont envoyé hier, ici, Ney et Macdonald pour apporter cette abdication. Le gouvernement provisoire a refusé la couronne au roi de Rome, les maréchaux étaient mécontents; la nouvelle de la désertion de huit mille soldats et de Marmont ayant pris la cocarde blanche les a ébranlés. Hier, Paris était plein de nos soldats français qui revenaient et demandaient du pain. C'étaient les soldats russes qui leur en donnaient; on a, dans la journée, aboli la conscription. Voilà où on en était hier soir; demain, je vous dirai le reste. Nous commençons à espérer qu'il n'y aura pas de bataille, et que, l'armée se débandant, le sang français sera épargné. Adieu, cher enfant, je vous aime de toute la tendresse de mon

âme. Votre bonheur à l'avenir me consolera de tout ce que j'ai souffert depuis longtemps, à votre insu.

II.

MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT. AU LYCÉE.

Table des matières

Paris, mai1814.

Je ne vous tourmenterai plus, mon cher enfant, pour avoir des chansons, ou plutôt je vous tourmenterai souvent, puisque mes sollicitations me valent les jolis vers que je viens de recevoir; je ne vois aucune raison pour vous cacher le plaisir qu'ils m'ontfait, elles compliments qu'ils me valent, et que je reçois sans aucune modestie. Ils sont arrivés au milieu du brouhaha des billets d'opéra dont votre père a pensé perdre la tête. Je l'ai forcé-de tout laisser là pour écouter mon épître; il en demandait toujours l'auteur, je m'amusai à lui taire son nom, et lorsque je le lui ai nommé, il a fait une mine satisfaite que j'ai promis de vous dénoncer.

Pour votre récompense, je voudrais pouvoir vous conter le spectacle d'hier, mais je ne saurai jamais vous peindre d'une manière satisfaisante les émotions de cette soirée: une salle remplie jusqu'au comble, des cris enivrants et répétés à tous moments, un attendrissement général, des applications du meilleur goût, et lorsque le nom d'Antigone a été prononcé, le roi lui-même prenant la main de la

duchesse d'Angoulême, et la présentant au parterre, et donnant vis-à-vis d'elle le signal de tous les applaudissements. On pleurait, on criait, le roi malgré sa goutte s'est levé cinq ou six fois pour remercier; une fois, il a embrassé sa nièce aux cris de toute la salle, et j'ai encore les yeux pleins de larmes, en vous le racontant.

III.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

Table des matières

Paris, mercredi 7 septembre 1814.

Mon ami, il y a un petit inconvénient à tous les beaux arrangements que nous faisons journallement dans lesquels nous nous plaçons toujours loin l'un de l'autre. C'est que je ne sais pas comment nous porterions cette absence; je dis *nous*, car je crois parfaitement que, loin de moi, tu es aussi dépaysé que je puis l'être, et je le suis beaucoup. Il me semble que, plus nous allons, mieux nous nous entendons, et moins je m'entends avec d'autres, et plus aussi tu me deviens nécessaire. Mais je glisse sur cette vérité, car j'ignore bien parfaitement ce que le ciel décidera de nous. Je me porte assez bien, j'espère qu'il en sera encore de même quand tu recevras cette lettre qui sera un peu vieille, lorsque tu la trouveras à Toulouse, et accompagnée de quelques autres. C'est aujourd'hui mercredi, tu marches vers Angoulême, et j'espère que tu as un aussi beau temps que nous, et que la route se fait bien; je suis bien souvent cette voilure qui porte tout l'intérêt de ma vie. Quand je la vois dans quelque mauvais chemin, à quelque tournant de rue, à quelque mauvaise descente, je m'attriste. Hier soir, je craignais l'entrée à Poitiers et ces vilaines rues par

lesquelles on arrive dans cette triste ville; il faut encore couper court à mes inquiétudes, car elles te paraîtront comme un vieil almanach, quand tu les liras.

Je m'arrange ici de mon mieux et je crois que j'irai à Auvers. Mes amis se conduisent bien pour moi, et mon petit salon s'est trouvé tout petit, ces jours-ci. Aujourd'hui, Paris est en l'air, parce que le roi va au Champ de Mars distribuer les drapeaux de la garde nationale. C'est l'archevêque de Malines qui les bénit; moi, je me tiendrai tranquille, et vraisemblablement je passerai ma soirée seule, avec mon roman et M. de Thou. Tu apprendras à Toulouse que les deux lois du budget et de la presse ont passé dans chacune des Chambres. La discussion de la Chambre des députés a été fort vive. Aussitôt qu'on a eu décidé qu'on discuterait article par article, M. Louis s'est fâché et il est sorti, plantant tout là. Sa colère a pensé perdre le budget; on dit que M. de Montesquiou a tout raccommodé. On n'a supprimé que certains impôts, ou du moins on les a diminués, et on a consenti à trente centimes au lieu de soixante. Dans la Chambre des pairs, la loi de la presse a passé à quarante voix de majorité, avec trois petits amendements peu importants, et la suppression du préambule. On va maintenant porter aux Chambres la loi sur la restitution des biens. Voilà tout ce que je sais, et jusqu'à ce que je pense que tu as retrouvé tes chers journaux, mes lettres t'en tiendront lieu.

IV.

MADAME DE REMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE

Table des matières

Paris, vendredi 9 septembre 1814.

Depuis que je t'ai écrit, j'ai mené toujours cette petite vie monotone qui ne me déplairait point, si j'étais tranquille. En vérité, mon ami, quand on est à Paris comme j'y suis, on ne craint plus du tout de le quitter; le cercle de ce qu'on y fait et de ce qu'on y voit est si resserré qu'on trouverait partout, à peu près, le même monde et les mêmes occupations. J'ai passé ma journée de mercredi dans une complète solitude, et je ne m'en suis point ennuyée; hier, j'ai vu du monde et j'ai fait quelques visites avec madame de Vintimille. Elle dit que notre sort sera sûrement fixé avant votre retour. Je vois un assez grand nombre de personnes qui sont échauffées pour nous dans ce moment, et moi je me repose. Madame de Vintimille est vraiment parfaite pour moi, elle m'entend à merveille, elle ne se plaint que du découragement qui t'a fait retirer de tout; elle dit que tu aurais bien fait de te montrer souvent chez l'abbé, que, lorsque le cercle se resserre, à la fin de la soirée, on reste trois ou quatre, et qu'on cause; que tu gagnerais beaucoup dans ces conversations, et que tu prouverais ce que tes amis disent toujours, c'est que tu es bon à beaucoup de choses. Elle te

demande vivement de te vaincre un peu sur ta répugnance à paraître, et moi, mon ami, je te le demande aussi. Il ne faut pas que ton fils entende dire que c'est ta faute si on ne te connaît pas; il faut te faire connaître d'une nouvelle espèce de gens, présenter Charles dans le monde, lui faire des appuis, et qui le pourra, si ce n'est, toi? C'est un sacrifice nécessaire pendant quelques années qui vont être importantes pour notre enfant, et il mérite celui d'un peu de paresse, et peut-être aussi d'un peu de vanité. Si nous étions sans enfants, je me conformerais à ton penchant, et je me soumettrais aux inconvénients qu'il peut avoir; mais il y a des besoins dont on ne peut s'écarter, et ce qu'il y a de pis, c'est de se reprocher ensuite ses mauvais succès, et de donner aux autres l'occasion de nous les attribuer. Je te demande en grâce de penser à cela sérieusement, et de ne pas me donner le chagrin de te combattre et de te tourmenter inutilement.

La censure s'est exercée, pour son début, sur un singulier ouvrage de Carnot, qui accuse les princes et les émigrés d'avoir été les véritables assassins de Louis XVI; et qui, d'ailleurs, en s'appuyant de la Bible, veut prouver que les rois peuvent être tués comme d'autres hommes. Il paraît un autre livre de M. de Montgaillard qui déclare à qui voudra le croire, que, s'il a paru servir l'empereur et dire du mal de nos princes, c'était pour tromper le premier, et le conduire à faire des fautes utiles aux Bourbons. Les menteurs sont odieux, et comme ils se-croient tout permis dans les moments de révolution, ils les souillent toujours, quelque nécessaires qu'elles soient. On murmure ici beaucoup que

l'empereur ne demeurera point à l'île d'Elbe. On l'envoie à Sainte-Lucie, ou à Madagascar.

V.
**MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE
RÉMUSAT, A TOULOUSE.**

[Table des matières](#)

Auvers, 18septembre1814.

Je vous trouve bien difficile, Monsieur Charles, d'être si peu content de Bordeaux, et bien subtil dans vos distinctions sur la magnificence et le luxe. J'admire que vous puissiez conserver cette finesse, au travers de la poussière, et avec les côtelettes dures que vous mangez et la soupe à l'oignon des auberges. Enfin, Bordeaux a donc manqué son effet, et cela parce que vous n'avez pas trouvé une fille jolie. Il me semble que, lorsque j'y ai passé, j'y avais remarqué un assez bon nombre d'yeux bien noirs et bien animés. C'est que vous êtes capable de n'être pas en train d'aimer les yeux noirs; à la bonne heure! Votre lettre m'est arrivée bien à propos, car je commençais à m'inquiéter; les accidents de votre voyage sont la seule chose qui me tourmente, car de vous regretter, je ne m'en avise point. Je vous vois tous deux en bonne compagnie, vous amusant et vous convenant, et comme mon plaisir se compose du vôtre, et puis encore du vôtre, je ne me fais point une tristesse de votre absence.

J'ai envoyé au *diantre* tous mes autres tracas (je vous prie de respecter cette expression parce qu'elle vient de bon lieu), et je me repose ici, c'est-à-dire à Auvers, de corps et d'esprit. Il fait un temps admirable, ce qui me fait du bien, pour vous et pour moi; je suis avec une personne charmée de me voir, elle me sait gré de mon plaisir, elle me soigne et me laisse toute liberté; enfin, je respire le beau temps et le repos, et je suis bien. Votre camarade est le meilleur fils du monde, et j'admire comme le ciel a permis que ses goûts s'entendissent avec ceux de sa mère, et s'accordassent avec sa situation. C'est un grand bonheur que cette disposition de caractère qui nous porte à nous complaire dans ce qui nous appartient; elle évite beaucoup de faux mouvements, et donne une certaine dignité à toute situation, car la dignité est dans le calme, entendez-vous? J'ai trouvé cela ce matin dans Nicole, que je lis dans une petite chaumière, d'où je découvre la plus jolie vue du monde. Si je ne craignais de m'élever un peu haut, je dirais que ces imposants préceptes de la plus belle morale, lus ainsi en présence des beautés de la nature, et sans que rien se trouve entre elle et nous, touchent bien autrement notre âme, que saisis fugitivement, au milieu du tourbillon de Paris. Je pourrais m'étendre longtemps sur les impressions que j'en reçois ici, mais il me semble que vous riez de moi, et votre moquerie me déconcerte; ainsi, laissons là Port-Royal. Nicole, de longtemps, ne sera fait pour vous, et il n'y a pas de mal; il faut avoir un peu agité son âme pour aimer le repos, et vous en êtes encore à chercher le mouvement. Vous voyez que je vous écris comme une personne qui rêve

et qui n'a rien à faire, et rien à dire; je ne vois guère plus de journaux que vous, et je n'y trouve rien à vous conter.

J'attends avec impatience un compte rendu sur Lafitte. J'ai peur que tout cela ne soit bien laid, et je ne sais si la propriété vous aveuglera assez l'un et l'autre, pour parer un peu notre nid paternel. Vous m'en reviendrez plus éloigné que jamais de l'habiter, et peut-être. Mais n'allons pas percer l'avenir, et laissons aller les jours, sans trop nous tourmenter.

VI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LAFITTE.

[Table des matières](#)

Auvers, 18septembre1814.

Me voici, mon ami, depuis avant-hier, dans cette petite retraite où je serais bien ingrate, si je me trouvais mal, tant on y a soin de moi, et tant on paraît content de me voir. Je t'assure que j'éprouve déjà quelque chose de l'influence du repos qui m'entourne, de cet air si pur et si doux que je respire. Il me semble que j'ai laissé à Paris mes inquiétudes et même mes affections, car à peine si j'y pense ici. Je ne sais rien, je vois un vallon magnifique, une maison où l'on est bien, en vivant de si peu que cet exemple me rassure, en faisant un retour sur moi. Il y a un si grand repos, qu'on y est vraiment à cent lieues de Paris, et l'impossibilité de savoir ce qui s'y passe, la certitude que personne ne viendra nous le dire, fait qu'on en détourne toutes ses pensées, et que l'imagination se calme, en se reposant sur tout ce qui l'entourne. Enfin, si j'avais une lettre de toi, je serais tout à fait bien, mais elle n'est point encore arrivée!

Oh! que j'aimerais à être à la campagne avec toi, et que la vie de Paris m'importune! A part moi, je sens que je suis tentée de me plaindre de notre destinée qui ne m'aura pas permis de connaître toutes les jouissances qu'une union

comme la nôtre nous aurait procurées dans le repos des champs. Combien de sentiments doux dont nous sommes susceptibles l'un et l'autre, combien de manières d'être heureux et de nous entendre, qui demeurent étouffées au dedans de nous, et qui auraient encore ajouté, dans une vie plus paisible, aux raisons que nous avons de nous plaire et de nous aimer! Faits tous deux de manière à nous suffire longtemps, et cependant, obligés toujours de dépendre des autres, que j'aimerais à avoir la force ou la possibilité de secouer tout cela! Mais il faut détourner sa pensée de ces regrets, pour aller encore dans le sillon que nous nous trouvons forcés de suivre. J'ai laissé, en quittant Paris, ton neveu Candolle bien content de son consulat de Nice, qui, en effet, ne le dérange point, et lui sera comme une campagne de plus. Joséphine l'a pas été autant de sa Valachie où on l'envoie, et j'ai appris qu'il la refusait. Je crois que madame de Damas avait été jusqu'à voir M. de Talleyrand, et tout cela n'a produit que la Valachie! M. de Talleyrand m'a dit: «Vous avez l'air d'aimer votre neveu, il m'a semblé qu'il vous plairait qu'il ne fût pas au bout du monde.» Je l'ai bien remercié. Je ne l'ai vu qu'un instant, et préoccupé de mille soins. Je pourrais me vanter qu'il avait l'air attristé de me quitter, et moi je t'assure que je lui ai dit adieu avec le cœur un peu serré, car, enfin, nos affaires peuvent s'arranger de manière à ce que je ne le voie plus, et soit à tort, soit à raison, je suis entêtée à l'aimer.

VII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A TOULOUSE.

[Table des matières](#)

Paris, vendredi 7 avril 1815.

Si nous n'étions pas dans un temps, mon ami, où il faut rassembler ses forces pour supporter mille inquiétudes sans s'en exagérer aucune, je me tourmenterais pour toi. Cependant, je me tiens de mon mieux; je pense que tu auras voyagé avec prudence, que tu auras attendu que les chemins soient libres, et qu'enfin tu dois être à Toulouse maintenant. Mais mon cœur se serre quand je songe qu'il me faudra huit jours avant d'en être sûre. Je désire tous les jours davantage de me réunir à toi, et je fais mes arrangements de mon mieux. Le difficile a été de me procurer de l'argent; car il est bien rare ici. On y vend tant de choses qu'il n'y a pas moyen de rien tirer de ce qu'on met en vente, et après avoir fait une tentative et presque tout gardé, faute d'enchérisseurs, j'ai pris mon parti de remettre la partie à un temps plus paisible. Cependant, en me donnant de la peine et me défaisant de mes bijoux et d'autres hardes, j'ai trouvé le moyen de me faire une somme qui me mettra en état de partir, sans avoir besoin de fonds. Si tu m'écris que notre pays est tranquille, je

pourrai bien, du 25 au 30, commencer ma campagne. Je me porte fort bien, je suis contente de ma bonne tête, je mets de l'ordre à nos petites affaires de mon mieux, j'y suis tout entière, et je ne perds pas un moment. Ma récompense sera de t'embrasser et de me reposer là-bas.

Si tu t'attends à des nouvelles, tu te tromperas bien, car j'en sais peu, et je suis si occupée de mes affaires que je n'ai pas le temps de mettre la tête à la fenêtre. Tout semble tourner ici à des principes constitutionnels; on ne rêve qu'idées libérales, et il paraît même des ouvrages assez forts dans ces principes. Benjamin Constant est employé à faire la constitution; il y a partout une grande activité, particulièrement au ministère de la Guerre, et cependant, beaucoup de gens pensent qu'il se pourrait bien qu'on n'eût point la guerre. Enfin, tout est en suspens, et sûrement la raison est à attendre les événements, car les partis enfantent tant de faux bruits, qu'il n'est pas possible de rien croire, ni de rien présumer. Bordeaux est repris, et tranquille, dit-on; la Provence est encore un peu plus chaude; cependant, on croit que les régiments viendront à bout des paysans armés, et, en effet, que pourraient-ils contre la troupe? Je vis bien seule, et je n'ai nul regret; les passions rendent la société insupportable, et les gens modérés ne peuvent être entendus d'aucun côté. Je suis grondée partout, parce que je parle raison, et que je ne crois encore ni tout sauvé, ni tout perdu. Mon ami, que je serais heureuse près de toi, paisiblement, refaisant la fortune de mes enfants, indifférente aux querelles des grands de la terre, et jouissant du reste d'années que ma faible santé me permettra de conserver!